

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

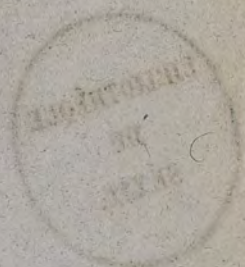


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBERTÉ, ÉGALITÉ

FRATERNITÉ

GUILLAUME TELL,

D R A M E.

THE HISTORY OF

GUILDFORD

IN THE

GUILLAUME TELL,
DRAME EN TROIS ACTES,
EN PROSE ET EN VERS;

PAR LE CITOYEN SEDAINÉ,

Musique du Citoyen GRETRY.

Représenté, au mois de Mars 1791, sur le ci-devant Théâtre
Italien.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.

PRIX, 30 sols.

A PARIS,
Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-
Saint-André-des-Arts, n°. 9.

SECONDE ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇOISE.

COMPTON'S FILL

DRAME EN TROIS ACTES

EN TROIS ET EN VERS

PAR LE CITOYEN SEDANNE

Représenté au Théâtre de la Nation

Le 10 Mars 1793, sur le théâtre de la Nation



Paris, le 10 Mars 1793

A PARIS

Chez M. LAFAYETTE, Libraire, rue du Cimetière
au Salon, au Palais-National, n. 10.

On se trouve chez M. LAFAYETTE, Libraire, au Salon, au Palais-National, n. 10.

AVERTISSEMENT.

J'AVOIS, en 1790, fait le drame de Guillaume Tell pour être accompagné de musique, ce genre ayant pris une faveur singulière.

J'avois le plus grand desir qu'il fût représenté sur les grands théâtres des départemens, tels que ceux de Bordeaux, de Lyon, de Toulon, &c. et qu'il eût le bonheur d'y alimenter le feu sacré du patriotisme; mais mille circonstances s'y sont opposées, et l'une des plus fortes est celle qu'a brisée le décret rendu par la Convention nationale, par lequel les Auteurs dramatiques ont été mis en possession de leurs propriétés, et dont vouloit les priver l'avidité de quelques directeurs des grands théâtres de plusieurs départemens. Il est cependant aussi nécessaire d'étendre l'empire des pièces utiles à la cause commune, que de condamner au silence celles qui peuvent y nuire.

Il viendra un temps, sans doute, où les anciens ouvrages qu'on ne peut voir jouer sans se prêter à des allusions indiscrètes et peut-être dangereuses, ne feront pas plus d'effet sur les imaginations françaises, que n'en fait sur celle de notre âge viril l'aspect des joujous ou des pédantesques férules qui ont amusé ou affligé notre enfance.

Oui, le temps viendra, où lorsque l'on mettra sous nos yeux le tableau des anciens abus et de l'ancienne servitude, nous saisirons avec plaisir cet instant, pour nous applaudir d'avoir brisé des fers dont nulle puissance humaine ne peut plus à présent nous accabler.

HOMMAGE

AUX MANES DE LEMIERE,

Auteur de la tragédie de GUILLAUME TELL,

*Par SEDAINÉ, qui, vingt ans après lui, a
traité le même sujet.*

O TOI ! qui hautement déployas sur la scène
L'étendard de la Liberté !

Toi qui sus employer la voix de Melpomène
Pour rendre à l'homme un droit trop long-temps contesté,
LEMIERE ! ô mon ami ! permets que mon hommage
Te suive aux lieux marqués par la suprême loi.
Il m'est doux de penser que sur le noir rivage,
Mes vers puissent encor pénétrer jusqu'à toi.

J'AI su (tu l'as permis) ramasser sur ta trace
Des feuilles du laurier qui couronnoit ton front :
Ton ami n'avoit point la sacrilège audace
De croire à tes succès imprimer un affront.

En ! qui pouvoit jamais te dérober la gloire
De l'heureux choix d'un fait consacré par l'histoire ?
Chantre d'un Peuple brave et du généreux Tell,
Ton nom, dans l'avenir, se présente immortel.

Tu dédaignas d'errer sur les rives du Tybre,
Pour retracer les faits d'un Peuple vraiment libre ;
Des Romains occupés à défendre leurs droits,
Ou d'un trône avili précipitant les Rois.
Mais ton art plus fatal au pouvoir despostique,
Fit mieux, en nous offrant la grandeur helvétique.
Dans un tableau frappant, dans ton Poëme altier,
Tu fis voir à la France un Peuple tout entier,

Qui se lève, aux accens de la Liberté fière ,
Qui change ses pipeaux en trompette guerrière ;
Et laissant sa charrue au milieu des sillons ,
Court, le fer à la main , former des bataillons.
L'ennemi vient, l'attaque; il rugit et s'élance ,
Et dans des flots de sang assouvit sa vengeance.

POURQUOI , Tyrans , pourquoi troubler notre repos ?
Ici vint votre armée , ici gissent ses os.

ORGUEILLEUX Souverains ! au sein de la mollesse ,
Coulez en paix les jours que la Parque vous laisse ,
Et Pasteurs d'un troupeau toujours trop grand pour vous ,
Des Peuples irrités , redoutez le courroux ;
Qu'aux pieds de la Raison , la Tyrannie expire.

CHEFS de ceux qu'un hazard a mis sous votre empire ,
Si votre seul desir est de les rendre heureux ,
Etonnez l'univers en remplissant leurs vœux ;
Abdiquez , abdiquez votre pouvoir suprême ,
Et que le genre humain se gouverne lui-même :
Vous fîtes tous ses maux. Quelle est la Nation
Qui n'ait point à gémir de votre ambition ?
C'est vous qui nous livrez aux horreurs de la guerre ;
Les Prêtres et les Rois ont dépeuplé la terre.

MAIS reprenons, ami , le douloureux dessein ,
Qui , pour te faire hommage , a dirigé ma main.
Je voulois seulement , en déplorant ta perte ,
Qu'à ton nom , qui m'est cher , ma pièce fût offerte ,
Me plaindre au ciel du coup dont mon cœur a gémì ,
Et dire avec orgueil : IL ÉTOIT MON AMI.

Le citoyen SEDAINÉ.

PERSONNAGE

ACTEURS.

	Les Citoyens	
GUILLAUME TELL,	Philippe.	
MELKTAL père,	Narbonne.	
MELKTAL fils,	Elvion.	
GUILLAUME,	Carline.	
La femme TELL, }	Les Citoyennes,	{ Desforges.
MARIE, fille de Tell, }		{ Rose Renaud.
GUESLER,	Chénard.	
UN OFFICIER,	Solier.	
UN VIEILLARD,	Favard.	
SURLEMANN,	Granger.	
UN VOYAGEUR,	Menier.	
SA FEMME, }	Les Citoyennes,	{ Lescaut.
LA PETITE FILLE, }		{ Chénard.
Les SOLDATS de l'Empereur.		

La scène se passe dans l'une des vallées de la Suisse.

GUILLAUME

GUILLAUME TELL,

D R A M E.

A C T E P R E M I E R.

S C È N E P R E M I È R E.

Le théâtre représente les montagnes de la Suisse, le lever de l'aurore, un petit Pâtre, le fils de Guillaume Tell; il est vu sur la pointe d'un rocher dans le lointain, il joue sur son flutiau le rhans des vaches de la Suisse, et les échos paroissent répéter (). On voit dans les entre-deux des montagnes, des pâtres, des vaches, des moutons.*

S C È N E I I.

Le petit GUILLAUME descend et monte sur un acacia, et de dessus une branche, il frappe au contre-vent d'une fenêtre, et il dit :

Ma sœur, ma sœur, réveille-toi, il fait grand jour.

(*) Je l'avois indiqué ainsi au Musicien; mais cela n'est pas assez prononcé pour indiquer ce que je desirois faire sentir, qu'au lever de la toile on étoit dans une des vallées de la Suisse.

SCÈNE III.

GUILLAUME ET MARIE. (*Elle sort par la porte de la maison.*)

MARIE.

Qu'est-ce donc que tu fais-là ?

GUILLAUME.

Eh, te voilà ! je frappois à ta fenêtre pour te réveiller.

MARIE.

Bon, il y a beau tems que nous sommes dehors, nos vaches sont aux champs, Nicolas les mène, et ma mère est avec ses servantes.

GUILLAUME.

Et mon père ?

MARIE, *tout en parlant, tricote un bas de laine.*

Je ne sais ce qu'il fait. Ah ! Nicolas avoit mis hier le soc de la charrue sur son arc, et il est après à le redresser.

GUILLAUME.

Ma sœur !

MARIE.

Eh bien ?

GUILLAUME.

C'est donc aujourd'hui ton mariage avec Melktal ? (*Au mot de Melktal, Marie met son bas dans la poche de son tablier.*) Tiens, je ne m'en consolerois pas, si tu ne demeurois pas tout près de nous.

MARIE.

Et moi aussi: quoique j'aime bien Melktal, cela m'auroit fait bien de la peine, si j'avois été obligée de quitter et mon père, et ma mère, et mon frère.

GUILLAUME *l'embrasse.*

Ma sœur, tes enfans seront mes neveux.

ACTE PREMIER.

M A R I E.

Sans doute.

G U I L L A U M E.

Oui, mes neveux.

M A R I E.

Ou tes nièces ?

G U I L L A U M E.

Ah, des nièces ! donne-moi d'abord un petit neveu, je t'en prie.

M A R I E.

Est-ce que cela dépend de moi ?

G U I L L A U M E.

Eh bien ! j'en parlerai à ton mari.

M A R I E.

Ne lui dis pas cela, se seroit une bêtise.

G U I L L A U M E.

Pourquoi donc ?

M A R I E.

Pourquoi ? pourquoi ? Qu'est-ce que cela te fait ? pensons plutôt à notre bonheur.

G U I L L A U M E.

Oui, ma sœur, tu as raison.

M A R I E & G U I L L A U M E.

Ah ! nous serons, nous serons bien heureux ;

Tout en ce jour remplit nos vœux.

Je vivrai près de ma mère,

De mon père et de mon frère.

G U I L L A U M E.

De ma sœur, de mes neveux,

Ma famille m'est si chère !

Oui, tous deux,

Tous deux

Près d'eux.

GUILLAUME TELL.

MELKTAL arrive.

Au premier rayon qui m'éclaire,
Je dis en chassant le sommeil,
Rien n'est beau comme le soleil,
Si ce n'est ma bergère.

Ah, te voilà ?

M A R I E.

Oui, me voilà. Melktal, est-ce que le soleil se lève plus tard chez toi qu'ici ? Il y a près d'une heure que....

MELKTAL.

Ah ! ne gronde pas, c'est mon père qui m'a retardé : tu sais qu'il est le chef et le magistrat du canton, et monseigneur Guesler le commandant de l'Empereur l'a envoyé chercher pour les impositions ; et comme il ne sait pas le temps qu'il sera près de lui, il m'a toujours envoyé devant, en me disant : tu t'impatientes, tu t'impatientes ; et de fait je m'impatientois tant, que je ne savois que devenir. Vas-t-en, m'a-t-il dit, dis-leur que l'on commence toujours la cérémonie, je vous rejoindrai à l'église.

M A R I E.

Qu'est-ce que tu as dans ce papier ?

MELKTAL.

C'est la couronne, la couronne de la mariée ; je veux moi-même....

M A R I E.

Non, c'est à ma mère a l'attacher.

MELKTAL.

Pourquoi pas moi ?

M A R I E.

Tu la détacheras.

MELKTAL.

Ah, Marie !

M A R I E.

Ah, Melktal !

T R I O.

M A R I E, M E L K T A L, & G U I L L A U M E.

Tout en ce jour comble nos vœux :

Ah ! nous serons, nous serons tous heureux , &c.

G U I L L A U M E.

Voilà ma mère : les voilà tous.

SCÈNE IV.

G U I L L A U M E, M A R I E, M E L K T A L, la femme
T E L L ; elle tient une nappe , ensuite S U S A N N E et G O T T E.

Mme T E L L.

S U S A N N E et Gotte , venez ici.

G O T T E.

Eh bien , que voulez-vous ?

Mme T E L L.

Apportez ici la table , c'est ici que mon mari veut qu'on
dîne.

G U I L L A U M E.

Bonjour ma mère , bonjour ma mère , bonjour ma mère.

Mme T E L L se laissant embrasser.

C'est bon , c'est bon , c'est bon ; laisse-moi , laisse-moi en
repos. (Une servante apporte un tréteau , Marie y veut mettre
la main.) Non , reste-là , je ne veux pas que tu y touches , tu
peux te salir , reste avec Melktal. (Melktal range le tréteau ,
et aide à mettre la table.)

M A R I E.

Melktal , voilà mon père.

SCÈNE V.

Les mêmes, GUILLAUME TELL, son arc à la main.

MELKTAL.

Ah ! bonjour Tell.

TELL.

Bonjour mon fils, bonjour Melktal.

Le petit TELL.

Bonjour mon père.

TELL.

Bonjour mon père ! Comment est-ce que tu n'as pas vu hier au soir que Nicolas a poussé la charrue sur mon arc ?

GUILLAUME.

Je n'y étois pas, moi, je ne l'ai pas vu, j'étois couché.
(*Cependant on apporte des jambons et des cruches de vin, des pains ronds de douze livres.*)

GUILLAUME prend l'arc, et l'examine.

Bon, votre arc, il est redressé ; il n'y paroît pas.

SCÈNE VI.

TELL sort, rentre, et prenant les mains de la femme de MELKTAL et de MARIE :

TELL.

On ne peut de trop bonne heure
Commencer ses plus beaux jours,
Et créer une demeure
Qui renferme nos amours.
Oui, c'est au printemps de l'âge
Qu'il faut, qu'il faut se fixer ;
L'amour a tant de courage
Qu'il ne sait pas se lasser,
Et le temps

ACTE PREMIER.

Dans l'automne de nos ans
Donne encor des jours charmans.

La femme T E L L.

J'étois presqu'en mon enfance,
Lorsque Tell fut mon mari;
C'est dans son adolescence
Qu'à mon cœur il fut uni;
Aussi nous sommes d'un âge
A partager vos plaisirs,
Mêmes travaux du ménage
Vont remplir tous nos loisirs;
Avec nous,
Mêmes jeux et mêmes goûts
Uniront les deux époux.

G U I L L A U M E à sa sœur.

Ah! quand viendra donc cet âge
Où je te dirai: ma sœur,
Viens vite à mon mariage,
Il promet tant de douceur!
Pour commencer mon ménage
Avec ma femme je veux,
Je veux pour premier ouvrage
Avoir d'abord des neveux.
Nous irons
Ensemble dans ces vallons
Promener tous nos garçons.

SCÈNE VI.

Les mêmes, un VOYAGEUR & sa femme. Le mari a un havresac, un enfant de cinq ans qu'il tient par la main; et la femme un enfant de trois ans: elle a à sa main le chapeau de son mari.

Mme T E L L.

A H, mon dieu! voilà de bonnes gens qui ont bien chaud.

T E L L.

Mes amis, vous devriez vous reposer ici, et boire un coup avec nous, cela ne vous fera pas de mal.

GUILLAUME TELL.

LE VOYAGEUR à sa femme.

Femme, veux-tu?

LA FEMME.

Ah! oui, profitons de ce qu'on veut bien nous offrir.

LA PETITE.

Ah, papa! je suis bien lasse.

LE VOYAGEUR.

Lasse? et je t'ai toujours portée, et je ne fais que de te mettre à terre.

LA PETITE.

Ah! ça ne fait rien, je suis lasse; ah! je suis lasse comme tout.

TELL.

Mettez-vous là, mes amis.

Mme TELL.

Voilà deux beaux enfans. Quel âge a-t-elle?

LA FEMME.

Quatre ans viennent la Saint-Martin. (*Mme Tell va chercher un gâteau, &c.*)

LA PETITE.

En vous remerciant, ma bonne dame.

LA FEMME.

C'est bien, ma fille, mets-toi ici.

TELL.

Venez-vous de loin, comme cela?

LE VOYAGEUR.

Nous venons de cinq lieues d'ici, du côté de Zurich.

TELL.

Il y a loin: et la campagne est-elle belle de ce côté là?

LE VOYAGEUR.

Ah! magnifique. Il semble que plus les hommes sont méchans, et plus le ciel est bon.

TELL.

Dieu merci , autour de nous , nous ne connoissons pas de méchans.

LE VOYAGEUR.

Vous êtes donc bien heureux vous autres , d'être tranquilles : dans toutes les vallées où nous avons passés , tous les habitans sont pis que des désespérés ; ils ne savent plus où ils en sont , on leur a fait une ordonnance indigne ; les troupes de l'Empereur sont arrivées , il n'y a point de rage qu'ils ne fassent ; le commandant a fait brûler les yeux à un habitant , et il a commandé des impôts que cela ne finit pas.

TELL *lui donnant à boire.*

Buvez , buvez , ne l'épargnez pas ; vous avez du chemin à faire. (*Pendant ce temps , Mme Tell remplit la gourde.*)

LE VOYAGEUR.

Ah ! ma foi , mes amis , vous êtes trop bons.

TELL.

Et où allez-vous comme cela ?

LE VOYAGEUR.

Nous nous sauvons d'Espansel où les exacteurs nous désolent , et nous allons du côté de Genève.

LA FEMME à M. Tell.

Ma bonne amie , en vous remerciant bien.

Mme TELL.

Quoi ! vous partez si-tôt ?

LA FEMME.

Nous sommes pressés d'arriver.

LA PETITE.

Ah , papa ! papa !

LE VOYAGEUR.

Eh bien , qu'est-ce que tu veux ?

LA PETITE.

Ah ! chante-nous, chante-nous ta chanson d'à tous les soirs.

LE VOYAGEUR.

Tu prends bien ton temps.

LA FEMME.

Entendez-vous, Madame ? Voyez, la petite rusée, pour faire rester son père ici plus long-temps.

Mme TELL.

Elle a raison.

TELL.

Allons, restez : dites-lui votre chanson ; vous en boirez un coup de plus.

LA PETITE.

Chante, papa ; chante, chante.

TELL.

Allons, allons ; restez, mon frère : un quart-d'heure n'est pas votre maître.

LE VOYAGEUR.

Ah ! c'est que c'est une bêtise : c'est une chanson que je leur chante tous les soirs, après la prière, pour les endormir.

TELL.

Eh bien, chantez-la. Melktal, et toi, ma fille, venez ici, venez apprendre comme on endort les enfans les soirs.

LE VOYAGEUR.

Est-ce qu'ils sont nouveaux mariés ?

TELL.

Non ; mais ils vont l'être aujourd'hui.

LE VOYAGEUR *se levant, ainsi que sa femme.*

Ah ! nous vous souhaitons toute sorte de bonheur !

LA FEMME.

Ah ! oui, toute sorte de bonheur !

LA PETITE.

Ah, papa ! chante donc, chante donc !

ACTE PREMIER.

11

LE VOYAGEUR *met les deux enfans sur ses genoux.*

Bonjour, ma voisine.
 Bonjour, mon voisin.
 Je n'ai pas de pain ;
 Mais j'ai de la farine.
 Eh bien ! voisin,
 Fais-toi du pain.
 Qui perd son temps
 En courant
 Dans les champs,
 A la fin,
 Meurt de faim.

Voisine, j'ai hâte,
 Mets-toi vite en train,
 Mets vite la main,
 La main à la pâte.
 C'est bien, voisin ;
 Voisin, c'est bien.
 Qui perd son temps
 En courant
 Dans les champs,
 A la fin,
 Meurt de faim.

Mais la pâte lève ;
 Le four est-il chaud ?
 Il l'est dès tantôt.
 V'là qu' mon pain s'achève.
 Eh bien, voisin !
 Voilà d'bon pain.
 Qui perd son temps
 En courant, &c.

Tu dors, je crois ?

LA PETITE.

Non, papa, je ne dors pas.

LE VOYAGEUR.

Allons, allons, partons. En vous remerciant bien tous.
 Tiens, femme, vois donc comme cela fait un beau couple. Ah !
 que ne passez-vous par chez nous ?

TELL *et sa femme.*

Adieu, bonnes gens ; bon voyage, portez-vous bien.

SCÈNE VII.

Les mêmes, hors les Voyageurs.

(Lorsqu'ils seront prêts à partir, on entend un flûtiau et un tambourin, &c.)

GUILLAUME.

MON père, entendez-vous, noisette? Ce sont les filles du village voisin.

TELL.

Qu'est-ce que tu veux dire, avec ta noisette? Melktal, ton père tarde bien?

MELKTAL.

Il a dit qu'il nous joindroit à l'église. Oh ! il a bien dit son grand juron, que le mariage seroit certainement fait aujourd'hui.

TELL.

J'en suis d'accord.

GUILLAUME *chante, et le village qui arrive se joint à lui, et tous chantent.*

Noisette,

Noisette,

Non, je ne veux point te cueillir

Sous la coudrette,

Je n'en ai pas le loisir ;

Je suis encor trop jeune

Pour atteindre à te saisir.

Noisette,

Noisette,

Non, je ne veux point te cueillir

Sous la coudrette.

SCÈNE VIII.

Les mêmes, et les filles et les garçons du village voisin. Plusieurs des filles disent à la famille de Tell et à Melktal :

BONJOUR, mon cousin, ma cousine; bonjour ma tante.
(*Ils s'embrassent tous bien cordialement.*)

(*Pendant qu'ils mangent un morceau à la tab'e qui occupe le fond de la scène; sur le devant, Marie se met à genoux devant sa mère, qui lui pose sur la tête une couronne de roses blanches.*)

G U L L A U M E.

Ma mère, pourquoi ne met-on pas aussi la même couronne aux garçons?

Mme T E L L.

Parce qu'ils ne la méritent pas.

G U I L L A U M E.

Bon, ils ne la méritent pas!

Mme T E L L à sa fille.

Puisses-tu, ma fille, un jour,
Dans le sein de ta famille,
Couronner ainsi ta fille
Pour la donner à l'amour.

L E C H Œ U R.

Que béni soit votre hymen,
Et que le ciel dise *amen*!
Que bénis soient vos amours!
Qu'ils vous donnent de beaux jours!

T E L L à Melktal.

Puisses-tu, Melktal, un jour,
En bon père de famille,
Accorder aussi ta fille
Aux prières de l'amour!

L E C H Œ U R.

Que béni soit votre hymen,
Et que le ciel dise *amen*!

SCÈNE IX.

Les mêmes, et les filles et les garçons d'un autre village.

GUILLAUME.

AH ! voilà ceux-là d'au-delà du mont.

TELL.

Mais ton père ne vient pas.

MELKTAL.

Ah ! il viendra.

LES HOMMES.

Le mariage est un bonheur,
Mais sur-tout pour les femmes :
Gouverner l'esprit et le cœur,
Fait le bien de leurs ames.

LES FEMMES.

Le mariage est un bonheur
Pour tous tant que nous sommes :
Il ne satisfait notre cœur.
Que quand il plaît aux hommes.

TELL.

Allons, mes enfans, allons à l'église. L'heure s'avance ;
nous trouverons ton père en route.

*(Ils s'arrangent comme pour y aller. On pourroit même
mettre devant , un flûtiau et un tambourin. Ils partent en dan-
sant ; alors arrive Surlemann.)*

SCÈNE X.

Les mêmes, un homme. SURLEMANN parolt d'un air effrayé ; il fait un signe à Mme Tell de venir lui parler ; elle y va. Sur un des côtés du théâtre, cet homme fait avec passion un récit tout bas ; Mme Tell, pendant le récit, a l'air de prendre de l'effroi, et dit souvent) :

AH, dieux ! ah, ciel ! ha, malheur ! (*Cela a l'air d'inquiéter tous ceux qui sont là.*)

Mme TELL à cet homme.

On ne peut cacher cela ; il faut que tout le monde le sache.
Ah ! mon fils Melktal, que je te plains !

MELKTAL.

Quoi donc ?

TELL.

Qu'est-ce que c'est ?

Mme TELL.

Dites.

TELL.

Parle.

SURLEMANN.

Vous saurez tous que le Gouverneur Guesler est dans ces cantons.

TELL et MELKTAL.

Oui, oui. Eh bien, après ?

SURLEMANN.

Comme ton père est le chef du canton, le Gouverneur l'a envoyé chercher pour les impositions : quoique exorbitantes, tout le monde est convenu de les payer. Ton père, cependant, a fait avec respect, à M. Guesler, quelques représentations. Comment, vieux coquin, a-t-il dit, tu oses me parler ? Le peuple, à ces mots, a fait un petit murmure. Il s'est tourné vers eux, et a dit : Vous osez murmurer ! vous êtes tous des insolens, et je veux vous apprendre ce que vous devez de respect à un homme qui représente l'Empereur. Qu'on pose

mon bonnet sur une pique, et que tout être vivant n'ose passer devant lui sans le saluer. A ces mots, le vieux Melktal a dit : Quoi ! sire Guesler, vous nous obligeriez de nous soumettre à une pareille chose ? Ah ! je prie Dieu de ne jamais voir une telle infamie ! Tu as raison, a repris Guesler, tu auras ce que tu desires, tu ne la verras pas. Et à l'instant il lui a fait brûler les yeux avec un fer chaud.

TELL. | MELKTAL. | MARIE. | Mme TELL, et tous.
Dieux ! | Mon père ! | Son père ! | Melktal ! Ah, ciel !

SURLEMANN.

Alors ton père.

MELKTAL.

Eh bien ?

SURLEMANN.

Ton père, ensuite, s'est reposé sur une pierre ; j'ai couru après lui, il m'a dit : Surlemann, cours chez Tell, dis-leur mon malheur ; mais qu'il ne retarde pas le bonheur de nos enfans ; que leur mariage soit fait aujourd'hui : j'ai juré qu'il se feroit en ce jour. Je n'avois garde de m'attendre à ce qui m'arrive : n'importe ; que leur mariage se fasse, je le veux, si Tell ne s'y oppose pas.

TELL.	Mme TELL.	MELKTAL.	MARIE.
Le scélérat, ô barbarie !	Grand Dieu ! quelle barbarie !	Mon père ! ciel, ô barbarie !	O ! malheur ! O barbarie !
Quoi, ce vieillard vertueux !	Quoi, ce vieillard vertueux,	J'entends sa voix qui me crie,	Je veux aller avec toi ;
Il lui fait brûler les yeux,	A l'instant que l'on marie	Venge-moi, mon fils, venge-moi.	Mon ami, soyez prudent.
Et ce monstre est encore en vie !	Son fils, ma fille, ah, grands dieux !	Reste ici, Reste, Marie,	Ah, mon père ! ô ciel ! mon père,
Donne-moi mon arc et viens avec moi.	J'en suis tremblante d'effroi.	Et ne viens pas avec moi.	Que votre cœur trop ardent
Oui, oui, je serai prudent.	Mon ami, soyez prudent,	Vas, vas, je serai prudent,	N'écoute pas la colère ;
Ah, c'est-là qu'est ma colère.	Songez que vous êtes père ;	Malgré toute ma colère.	Ne soyez pas téméraire ;
Oui, oui, je serai prudent.	Craignez que votre colère	Vas, vas, je serai prudent.	Mon ami, soyez prudent.
Que n'est-il là ce Guesler !	Ne vous rende téméraire.		
Ah ! c'est-là qu'est ma colère...	Evitez tout accident,		
Oui, oui, je serai prudent.	Ah ! fuyez tout accident.		

ACTE PREMIER.

17

LE CHŒUR dit (à part :))

A ce vieillard vertueux
Il a fait crever les yeux ;
Grands dieux ! quelle barbarie !
Que chacun d'eux soit prudent ,
Et ne soit point téméraire ;
Guesler est si sanguinaire !
Qu'ils redoutent sa colère ,
Que chacun d'eux soit prudent.

SCÈNE XI.

Tell, son fils, et Melktal partent. La femme de Tell ôte à sa fille la couronne qu'elle a sur la tête. Les paysans et paysannes sont supposées lui dire tristement :

A DIEU, Marie; adieu, Mme Tell.

(Les servantes emportent les chaises.)

(On entend du bruit derrière la scène : c'est un soldat qui poursuit une fille qui est échevelée. Elle vient se jeter dans les bras de Mme Tell ; le soldat veut l'en arracher.)

(Mme Tell prend un couteau qui est resté sur la table, et l'en menace. Le soldat recule : il prend sur la table un pain et une bouteille, et s'enfuit.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la place publique d'un gros bourg, désigné sur les côtés par des hangards, pour indiquer un marché. Dans le fond est une pique, sur le haut de laquelle est le bonnet de Guesler; des troupes armées sont aux environs, examinent ceux qui passent, & les forcent d'ôter leurs bonnets. Dans le fond de la scène on voit une partie du lac, des barques à l'ancre. Le fond du théâtre représente des montagnes à perte de vue.

MELKTAL fils, MARIE.

MELKTAL.

CIEL ! je la vois. Ah ! comment le lui dire ?

MARIE.

Tu es triste, Melktal ?

MELKTAL.

Oui, Marie, ma chère Marie !

MARIE.

Tu as bien raison : mais puisque la barbarie de Guesler a privé ton père de la lumière du jour, quand je serai sa fille, je l'accompagnerai par-tout, je lui servirai de guide toutes les fois qu'il le voudra, et je veillerai continuellement sur lui.

MELKTAL.

Ah ! ce n'est pas cela qui m'afflige à présent.

MARIE.

Oui, Melktal, sois-en bien sûr, je mettrai tous les soins

que j'aurai de ton père au rang de mes premiers devoirs. Ah !
que j'aurai de plaisir à les remplir !

M E L K T A L.

Ah , Marie ! ce n'est pas cela qui à présent fait mon plus
violent chagrin ; il est un autre malheur.

M A R I E.

Quoi donc ?

M E L K T A L.

Ton père....

M A R I E.

Mon père !

M E L K T A L.

Tu vois cette pique , cet infame bonnet de Guesler , ce fatal
instrument de la sévérité la plus avilissante , cette exécution
devant laquelle il n'est pas permis de passer sans courber la tête.

M A R I E.

Eh bien ?

M E L K T A L.

Il a passé sans le saluer , et il est condamné.

M A R I E.

Quoi , mon père ?

M E L K T A L.

Oui.

M A R I E.

A quoi ?

M E L K T A L.

A mourir.

M A R I E.

A mourir ? Ah , ciel ! (*Elle se trouve mal.*)

M A L K T A L.

M A R I E.

Melktal sera ton père , il sera ton mari.

Ah , ciel ! quoi , je perdrois mon père !

Ah , dieux ! que deviendra ma mère ?

Elle mourra sans doute aussi.

Melktal sera ton père , il sera ton mari.

Non , non , Melktal , plus de mari !

Peux-tu parler de mariage ,

Quand la mort est sur nos pas ,

Quand tout notre parentage

Est menacé du trépas ?

GUILLAUME TELL.

MELKTAL.

Supportons avec courage
 Cette horreur et ce trépas.
 Et nous, ne mourrons-nous pas ?
 La mort est notre partage,
 Melktal sera ton père, &c.

Les voici. Ciel ! fuyons.

SCÈNE II.

GUESLER, *suivi de ses Officiers.*

QUI jamais eût pensé que cet homme exécrable
 Osât braver un tel décret ?
 Quel orgueil abominable !
 Oui, cet homme avoit le projet
 De commettre ce forfait !

(*Il parle à sa suite.*)

Mais quel sentiment vous presse,
 De penser que c'est l'ivresse
 Qui l'entraîne à ce forfait ?
 Et moi, j'aurois la faiblesse...
 Jamais, non, jamais.
 Ce peuple, il faut qu'on l'opprime.
 Par un seul, jugez d'eux tous.
 Pardonner seroit un crime ;
 Il tombera sous mes coups.

SCÈNE III.

GUESLER, *deux OFFICIERS.*

GUESLER.

NON, il mourra. Trois fois on l'a fait passer devant cette pique, et malgré mes ordres, il n'a pas donné les signes du profond respect que j'exige. Il a fait plus, à ce qu'on m'a dit ; est-il vrai ?

UN SOLDAT.

Oui, Seigneur.

GUESLER.

Il a frémi, grincé des dents, et élevant les mains au ciel, il a dit : Quel est l'homme assez vil pour se soumettre à une pareille humiliation ? Il mourra. Qu'on aille le chercher.

UN OFFICIER.

C'est cependant bien dommage ; c'est une vraie perte.

GUESLER.

Domage ! pourquoi ? Quelle perte ? Un homme du peuple ! Quelques-uns de plus ou de moins de ces gens-là ; que sont-ils en présence de la noblesse et devant des hommes comme nous ?

UN OFFICIER.

Quand je vous dis que c'est une perte, je crois avoir raison. Vous ignorez que cet homme est le plus habile tireur d'arc, l'archer le plus adroit qui soit dans toute la Suisse : à cent pas, il n'a jamais manqué le but.

GUESLER.

Tant mieux : plus il est remarquable et connu par ses talents, plus la punition sera terrible, et plus la leçon sera frappante. Il mourra. Va-t-il venir ?

SCÈNE IV.

Les mêmes, les HABITANS, un VIEILLARD à leur tête.

LE VIEILLARD.

AH, Seigneur ! l'infortuné Tell a eu le malheur de vous déplaire ; nous venons, nous venons vous supplier de lui accorder sa grace ; nous l'achèterions de tout ce que nous possédons, pour apaiser votre colère. Voulez-vous dix besans d'or ? nous tâcherons de les trouver, & nous vous les apporterons.

GUESLER.

Ah ! vous avez dix besans d'or ?

GUILLAUME TELL.

LE VIEILLARD.

Nous ne les avons pas , mais nous tâcherons de les trouver.

GUESLER.

Vous les trouverez , et je vous ordonne de me les apporter.

LES HABITANS.

Ah ! que de graces à vous rendre !

GUESLER.

Le coupable n'en mourra pas moins.

LES HABITANS , *à part.*

Ah , ciel ! peut-on être aussi injuste ?

GUESLER.

Cette populace ! ils ont de l'or , ils le cachent , et c'est ainsi qu'ils nous privent de ce qui doit nous appartenir ! Apportez-moi cet or , entendez-vous ? Mais Tell n'en subira pas moins le supplice qu'il a mérité.

SCÈNE V.

Les mêmes, Mme TELL, son fils et sa fille.

LA MÈRE ET LES DEUX ENFANS.

SEIGNEUR , Seigneur , miséricorde.
Que votre bonté nous accorde
Et sa grace et son pardon.

GUESLER.

Non , non.

LA MÈRE.

Voyez , voyez sa famille :
Voilà son fils , voilà sa fille.

LES ENFANS.

Ma mère est à vos genoux.

Mme TELL.

Sa femme est à vos genoux.

ACTE SECOND

25

LES ENFANS.

Ayez pitié de ma mère,
Ayez pitié de mon père.
Ah ! faites grace à mon père ;
Ah ! faites grace à leur père ;
Lui seul nous fait vivre tous.
Vous nous plongez dans la misère
En faisant mourir mon père.
Lui seul nous fait vivre tous.

QUATUOR.

LES DEUX OFFI- CIERS qui accom- pagnent Guesler.	GUESLER.	LES ENFANS à leur mère.	LA MÈRE
Avant de le faire mourir, Qu'il nous montre son adresse ; Accordez - nous ce plaisir. A cent pas , par son adresse , Il frappe au but sans faillir. Avant de le faire mourir Qu'il fasse voir son adresse ; Accordez - nous ce plaisir.	Vous voulez voir son adresse , Vous en aurez le plaisir.	Ah ! ma mère , il s'intéresse , Voyez comme il s'intéresse ; Sans doute il va s'attendrir. On le prie , on s'in- téresse ; Ce bon seigneur qui le presse Va se rendre à leur desir ; Sans doute il va s'attendrir. Sans doute il va s'attendrir.	Ah , grands dieux quelle détresse , S'il le condamne à mourir.

LE PEUPLE.

Sans doute il va s'attendrir.

SCÈNE VI.

Les mêmes , TELL amené par des Soldats ; il est enchaîné.

GUESLER.

Je veux bien te faire grace :
Mais afin de l'obtenir
Je prétends qu'il satisfasse
A ce que je veux qu'il fasse ;
Ou la mort qu'il va subir ,
Servira d'exemple à tous.

LA MÈRE, LES ENFANS, LE PEUPLE.

Ah ! Seigneur , ah ! dites-nous
Ce que vous voulez qu'il fasse ,
Il ne peut que réussir.

GUESLER.

Tell (c'est ainsi qu'on te nomme) ,
Tu remportoais tous les prix :
A l'instant je veux voir comme
Tu remportoais tous les prix ;
A cinquante pas préfix
Il faut abattre une pomme.

LA MÈRE *contente.*

Ah , ciel !

GUESLER.

Sur la tête de ton fils.

LA MÈRE, LES ENFANS.

De mon fils !

TELL.

De mon fils !

LA FILLE.

De mon frère !

LE PEUPLE.

De son fils !

Le barbare , de son fils !

GUESLER.

Quelqu'un a dit , le barbare !
Qui de vous a dit barbare ?
Dites-moi , dites-moi qui
D'eux tous ? Si je sais qui ,
Il périra. (*à Tell*) Reste ici ,
Et que ta main se prépare
A mériter ta merci.

SCÈNE VIII.

TELL, sa femme, son fils, étant sur le devant de la scène,
ne sont alors que les acteurs ; le Peuple, Guesler, les Offi-
ciers sont dans le fond, où on élève un tribunal.

TELL.

Tu vois, grand Dieu ! l'excès de la scélératesse.
Est-ce aux tyrans que tu dois ton secours ?
Arme mon bras, dirige son adresse,
Et sauve-moi du danger que je cours.

Mon fils,

Sois intrépide, et que ta tête
S'expose à mes yeux sans effroi.

Mon fils !

GUILLAUME.

Mon père !

TELL.

Alors regarde-moi,
Sans craindre la mort qui s'apprête.
Sois intrépide, et que ta tête
S'expose à mes yeux sans effroi.

GUILLAUME.

Je suis ton fils, et sans effroi,
A tes yeux j'expose ma tête.

(On apporte à Tell son arc et son carquois ; il choisit deux
flèches, en cache une sous son habit.)

LE FILS.
Ne pleure pas, ne
pleure pas, ma
mère ;
Le ciel prendra soin
de mon sort.
Ah ! ma sœur,
console ma mère.
Je dois être fier de
mon sort,
Si je péris de la
main de mon père
Pour le sauver de
la mort.
Ne pleure pas, ne
pleure pas, ma
mère,
Le ciel prendra soin
de mon sort.

MARIE.
Ah ! ma mère, ma
tendre mère,
Si mon père... ah !
dieu, si mon frère !
Ah ! ma mère.

LA MÈRE.
Mon mari.... mon
fils... si ton père...
Ah ! mon Dieu, quel
sera mon sort ?
Dieux ! quel sup-
plice pour son
père,
Si sa main...

LE PEUPLE.
Dieux ! pour une
mère,
Quel spectacle pour
une mère !
Quel spectacle pour
une mère !

GUILLAUME TELL.

TELL *tenant son arc à la main.*

Tu vois, grand Dieu, l'excès de la scélératesse.

Est-ce aux tyrans que tu dois ton secours?

Arme mon bras, dirige son adresse,

Et sauve-moi du danger que je cours.

Ah ! ma femme, ah ! mon fils.

UN SOLDAT.

Marche, et point de discours.

(Le morceau de musique continue. Il exprime les gémissemens de la mère, de la sœur, l'effroi et la douleur du Peuple. Guesler accompagné de ses soldats et de ses officiers, après une sorte d'appel de marche pour les soldats, monte sur son tribunal : le fils est mené au bout de la carrière, la mère sur un des côtés du théâtre se cache les yeux avec ses mains en paroissant sangloter, sa fille est près d'elle. Le père pose la flèche sur son arc, et par trois fois il se met en devoir de tirer ; avant la troisième fois il tombe à genoux, et paroît invoquer le ciel : il tire.)

LE PEUPLE.

Quel coup du ciel !

Oh ! vive Tell !

Ah ! vive Tell !

Le ciel a conduit sa main.

(Tell court à sa femme, son fils ensuite accourt.)

LE PEUPLE.

Quel miracle, qu'elle adresse !

Quel coup-d'œil ! quelle justesse !

Bien, très-bien, fort bien.

LES SOLDATS.

Bien, c'est bien, très-bien.

TELL à sa femme.

Ah ! ma femme, je te revois,

Voilà ton fils, tu le revois :

Nous voilà rassemblés tous trois.

LE FILS.

Ah ! ma mère, je te revois ;

Ah ! mon père, je te revois,

LA FEMME ET LE FILS

TELL.

à genoux.

Ah! mon Dieu, je vous remercie:

Vous me donnez plus que la vie.

Ah! mon Dieu, je vous remercie:

Vous me donnez plus que la vie.

(Cependant on apporte à Guesler la pomme percée de la flèche, il la considère et vient sur le devant de la scène.)

GUESLER.

Guillaume Tell, je ne peux qu'applaudir à ton adresse, je t'accorde la vie; mais tu n'es pas fait pour être un vil paysan, et dans un état abject; mets-toi à mon service, et je t'approcherai de ma personne.

TELL.

Moi?

GUESLER.

Oui.

TELL.

Non.

UN OFFICIER.

Il ne veut pas?

GUESLER.

Il refuse?

UN AUTRE OFFICIER.

Cet homme est bien, il feroit un beau soldat. *(Il le regarde, lui fait lever la tête, le mire; son habit se déboutonne, il en tombe une flèche. Tell la ramasse.)*

GUESLER.

Quelle est cette seconde flèche, que tu caches sous ton habit?

TELL.

C'est celle d'un homme libre.

GUESLER.

A quoi la destinois-tu ?

TELL.

A te percer le cœur, si j'avois touché mon fils.

GUESLER.

A moi, soldats ! saisissez-le, faites-le monter dans une barque, je vais le faire conduire dans le Fort, et de mon château vous autres, vous allez voir son supplice : chassez-moi cette populace.

(Les soldats foncent sur le peuple, et le font sortir de la scène. La barque part, et pendant l'embarquement de Guesler, de Tell, et des soldats, la ritournelle du morceau qui suit dans un sentiment profond. Les hommes qui entrent sur la scène ont une fureur sourde, une rage concentrée, le front baissé, les poings fermés, les regards farouches.)

LES HOMMES.

Nous vivons.... et nous souffrons

De telles ignominies !

Nous vivons, et nous souffrons

Que de telles infamies,

Dans la fange courbent nos fronts !

(Les femmes arrivent sur la scène.)

LES FEMMES.

Non, vous n'êtes plus nos pères,

Vous n'êtes plus nos maris,

Vous n'êtes rien qu'avilis,

Et dignes de vos misères :

Attendez-vous, malheureux !

Attendez-vous donc par eux

Le déshonneur de vos femmes,

Et que ce troupeau d'infames

Vous souille dans vos neveux ?

Non, vous n'êtes point des hommes ;

Allons nous jeter dans leurs bras,

Dans les bras de ces soldats ;

Eux seuls méritent le nom d'hommes.

Ah ! malheureuses que nous sommes,

Souffrons plutôt le trépas.

Quoi ! craignez-vous le trépas ?

LES HOMMES.

Courons , courons tous aux armes ;
C'est du sang , et non des larmes
Qu'il nous faut , pour nous venger.
Point d'accord , il faut la guerre.

LES FEMMES.

Entendez-vous le tonnerre ? (*)
Le ciel veut nous protéger.

LES HOMMES.

Courons , courons nous venger.

LES FEMMES.

Ah ! partageons le danger :
Courons , courons nous venger.

FIN DU SECOND ACTE.

(*) Ceci est le commencement de l'orage. Si cette pièce eût été donnée sur le théâtre de l'Opéra , ou se donnoit sur un grand théâtre , le fond de la scène pouvant représenter une grande étendue du lac , on verroit l'embarquement , dans l'entre-acte , rempli par un grand morceau de musique ; on verroit la tempête s'élever , la barque tourmentée , se perdant sous les flots amoncelés , disparaître ; après un grand coup de tonnerre , reparoitre , et Guillaume Tell la conduisant , et s'élançant ensuite sur le rocher.

Enfin , le récit que fait le petit Tell mis en action , ce qui ne l'empêcheroit pas d'en faire le récit à sa mère.

ACTE III.

Le théâtre représente une campagne. Dans le fond de la scène est le château de Guesler, construit sur des roches escarpées; à gauche est l'entrée de la Forteresse : un rempart se prolonge jusques sur la partie droite où l'on doit remarquer un rocher plus élevé que les autres, Et un peu détaché; en avant plusieurs autres roches escarpées.

SCÈNE PREMIERE.

Des soldats de l'Empereur qui passent; ils ont de longues piques, ils marchent précipitamment, et en se retournant pour attendre leurs camarades, et l'un d'eux dit sur le devant de la scène :

L'UN D'EUX.

ILS sont révoltés tous.

L'AUTRE.

Tant mieux, on nous permettra le pillage. *(Ils sortent de la scène, d'autres soldats traversent le théâtre d'un pas vif.)*

SCÈNE II.

La FEMME de Tell. *(Elle voit passer ces soldats, elle les suit des yeux pendant la ritournelle du morceau.)*

O ciel! où vont ces scélérats?
 Ah! c'est sans doute à son supplice;
 O ciel, qui protégez leurs pas,
 Quelle est donc votre justice?
 Irai-je au pied de ce tyran
 Me jeter? Non, sa barbarie,
 Pour rendre son tourment
 Plus grand,

A mes yeux trancheroit sa vie.
 Je le vois, je le vois sanglant ;
 Il me tend les bras , il m'appelle.
 Ah ! barbares, percez mon flanc !
 Unissez un couple fidèle.
 Je le vois, je le vois sanglant.
 Il me tend les bras , il m'appelle.
 O Tell ! ô Tell ! ah ! je me meurs ,
 Ah ! je succombe à mes douleurs.
 Ah ! je me meurs , ah ! je me meurs.

SCÈNE III.

La FEMME de Tell , son fils du haut des roches.

LE FILS.

M A mère , ma mère , il est sauvé.

Mme TELL.

J'ai cru entendre.... j'ai cru entendre la voix de mon fils.

LE FILS.

Il est sauvé.

Mme TELL.

Qui ?

LE FIL.

Lui, mon père.

Mme TELL.

O ciel ! d'où le sais-tu ?

LE FILS.

Je l'ai vu.

Mme TELL.

Où ?

LE FILS.

De dessus les roches de Mellerie.

Mme TELL.

Quand ?

LE FILS.

Il n'y a pas un quart-d'heure.

Mme TELL.

Eh, comment? eh, comment? Ah! dis-moi, dis-moi, mon fils.... Ah, ciel!

LE FILS.

Je courois de roche, je suivais la barque des yeux, et je voyois mon père; je le voyois, ma mère, comme je vous vois; il avoit la tête penchée sur son estomac: on l'avoit lié au mât de la barque; tout d'un coup la tempête augmente; ah! c'étoit affreux, la barque à disparu sous les vagues pendant je ne sais combien de tems, je ne la voyois plus du tout; et puis tout d'un coup j'ai vu mon père qui conduisoit la barque; ils l'avoient sans doute détaché pour qu'il leur aidât, après un coup de tonnerre terrible, car ils étoient tous renversés. Mon père a tourné tout d'un coup le gouvernail, il s'est approché de la roche pointue, il s'est élançé, l'a saisie, a gravi, et je l'ai vu grimper la montagne.

LA MÈRE.

Ah, Dieu! quel bonheur! ah, mon fils! imitons ces bonnes gens de ce matin, et quittons cet infernal pays.

LE FILS.

J'entends des voix, j'entends mon père. (*Melktal fils et Tell paroissent parler ensemble.*)

SCÈNE IV.

TELL, son FILS, sa FEMME, MELKTAL fils.

LA FEMME.

AH, te voilà? (*Ils s'embrassent.*)

TELL.

Oui, ma femme, nous voilà encore une fois réunis. Ah! je ne regrettois que toi et mes enfans.

LA FEMME.

Ah! te voilà; ah! nous voilà. (*Elle serre dans ses bras son mari et son fils.*)

TELL.

TELL.

Oui, nous voilà, et pour long-tems, si je ne pérís pas dans le combat.

LA FEMME.

Dans le combat! est-ce qu'on se battra?

TELL.

Sans doute. Melktal, donne-moi ton cornet. (*Il souffle dedans; on répond de plusieurs côtés:*)

C'est Zuzirch:

TELL fils.

Non, mon père; c'est Underval qui répond: tenez, voilà Zurich.

TELL père.

Melktal, où vas-tu?

MELKTAL.

Je vais au-devant de mon père; je l'ai laissé entre les mains de ta fille, qui le conduit.

SCÈNE V.

TELL père, TELL fils, sa MÈRE.

TELL père.

LA MÈRE.

LES FILS.

Je suis altéré de vengeance,
Mon sein s'embrase de fureur.

Ah, mon ami! point de vengeance,
Du repos goûtons la douceur.

Du repos! non, dans ma fureur,

Laissons cela, laissons cela,

Que n'est-il là ce gouverneur,

Mon ami; n'es-tu pas le maître

Que n'est-il là? que n'est-il là?

De quitter le pays, et de fuir tout danger?

Tout habitant ne peut être Qu'un lâche, un perfide, un traître,

Pourquoi ne pas nous ménager?

Lorsqu'il fuit son pays, quand il est en danger.

Ma mère, mon père a raison,

Oui, oui, nous nous battons,

Ne quittons pas notre maison.

Ensemble nous nous défendrons,

Puisqu'il le faut, eh bien, nous te suivrons,

Eh bien, eh bien, nous nous battons,

Ensemble nous nous vengerons.

Et ton danger nous le partagerons,

Ensemble nous nous défendrons.

C

SCÈNE VI.

Les mêmes , MELKTAL père, MELKTAL fils, la Future, les Habitans tous en armes, fleches, carquois, piques, fléaux, haliebardes ; et Mme Tell sort avec son fils, qui, revenant, apporte à son père son arc et son carquois.

TELL.

AH ! les voilà , ah ! voilà l'infortuné Melktal. (*Ils vont au-devant de lui.*) Bonjour , grand homme , bonjour respectable Melktal.

MELKTAL.

C'est Tell que j'entends.

TELL.

Oui, c'est moi, respectable magistrat , ton malheur...

MELKTAL.

Parlons du tien , ou plutôt félicitons-nous de la barbarie de Guesler , et de la conduite des agens du Pouvoir souverain ; la mesure est comblée , soyons hommes , et libres. Qui sont ceux qui m'entourent ?

TELL.

Ce sont les pères et les enfans des villages voisins.

MELKTAL père.

Mes enfans , je vous voyois hier , je ne vous vois plus ; que mon front privé de l'éclat des cieux vous apprenne ce qui vous menace tous , et ce que vous devez faire ; à chaque instant de ma vie je m'applaudirai de mon supplice , s'il vous inspire et vous donne la volonté d'être libres.

SURLEMANN.

Père Melktal ! nous allons l'être.

MELKTAL.

Est-ce que vous vous êtes donné rendez-vous ici ?

TELL.

Oui.

MELKTAL.

Quels sont vos desseins ?

TELL.

Nous sommes tous en armes , et nous allons tomber sur eux.

MELKTAL.

Que tardez-vous ?

TELL.

Nous attendons les signaux.

MELKTAL.

Quels signaux !

TELL.

C'est une torche allumée sur le sommet d'Angrelie , un autre au Caput-Jurat , un autre au Cap-Morne , et les signaux donnés , nous partons tous ; et tous les cantons aussi-tôt se précipitent à la fois sur les scélérats.

MELKTAL.

Ah ! malheureux que je suis , et je ne puis être à votre tête !

TELL.

Votre outrage nous commande.

MELKTAL.

Enfans , écoutez. (*L'un d'eux qui s'approche en ôtant son chapeau , lui dit :*)

Nous vous écoutons , cher Melktal.

UN AUTRE.

Tu lui ôtes ton chapeau , et il ne te voit pas.

LE PREMIER.

Lui en dois-je moins de respect ?

MELKTAL.

Je vous ordonne de par la loi d'obéir à Tell , je le fais votre chef.

S U R L E M A N N.

Nous lui obéirons.

M E L K T A L.

Qui est-ce qui me parle ? n'est-ce pas toi, Surlemann ?

S U R L E M A N N.

Oui, c'est moi, père Melktal.

M E L K T A L.

Brave homme, au reste vous l'êtes tous ; Surlemann, approche-toi de moi, le signal ne se donne pas encore ; je t'ai entendu autrefois dire la chanson de Roland qui va au combat, dis-la-nous, et faisons *chorus*.

S U R L E M A N N.

Nous la savons tous, et sans votre accident, qui la diroit mieux que vous ?

M E L K T A L.

Eh bien, je vais la dire.

S C È N E V I I.

Les mêmes, les FEMMES arrivent, Mme TELL à leur tête ; elles ont des pains, des cruches pleines de vin, et des armes.

Mme T E L L.

Nous venons toutes mourir avec vous.

L E S F E M M E S.

Oui, oui, oui, nous ne vous quitterons pas.

M E L K T A L.

Qu'entends-je ?

S U R L E M A N N.

Ce sont nos femmes.

M E L K T A L.

Qu'elles se taisent, et qu'elles écoutent : écoutez braves femmes, et faites *chorus*.

A Roncevaux,
 Dans les clairs-vaux,
 Roland courant à la victoire;
 Chantoit tout haut
 Dans les clairs-vaux,
 Aux camarades de sa gloire,
 Aux compagnons de ses travaux:
 Mourons, mourons pour la Patrie;
 Un jour de gloire vaut cent ans de vie.
 Le plus bel instant de la vie,
 C'est quand on meurt pour sa Patrie.

Second couplet.

Combien sont-ils ?
 Combien sont-ils ?
 Lorsque l'on vole à la victoire,
 Lorsque nous commande la gloire,
 On demande où sont les périls ?
 Eh, qu'importe combien-sont ils ?
 Mourons, mourons pour la Patrie;
 Un jour de gloire vaut cent ans de vie.

(*On voit paroître les signaux sur le haut des monts.*)

G U I L L A U M E.

Mon père, voilà le signal.

T o u s.

Voilà les signaux.

T E L L.

Ecoutez le commandement; en ordre. (*Ils s'y mettent.*)

M E L K T A L père.

Ah! mes amis, portez-moi dans vos rangs.

T E L L.

Ah! cher Melktal, vous occuperiez deux de nous.

M E L K T A L père.

Mon corps peut servir de rempart, et parer un coup porté à
 un brave homme.

T E L L.

Ah! restez ici, la mort d'un grand homme est un deuil pour
 tout un peuple.

MELKTAL père.

Mon fils, où es-tu ?

MELKTAL fils.

Me voici, mon père.

MELKTAL père.

Embrasse-moi, et fais dire dans le combat : son père étoit ainsi, ma bru ; après la victoire, la noce, ou nous le pleurerons ensemble. Non, non, nous ne le pleurerons pas ; il sera vainqueur.

TELL.

Brave Melktal, c'est ici que nous nous rendrons après la bataille.

MELKTAL père.

Allez, et que Dieu vous garde.

TELL.

Ma fille et mon fils, je vous laisse auprès de ce vieillard ; et vous m'en répondrez.

GUILLAUME.

Ah, mon bon Dieu ! je n'irai donc pas avec eux ? ah, ma sœur ! que ton amoureux est heureux. (*Marie embrasse Melktal fils, et tous partent et gravissent les montagnes ; les femmes suivent chargées d'armes de toutes sortes.*)

SCÈNE VIII.

MELKTAL père, GUILLAUME, MARIE.

GUILLAUME.

C'est vous, père Melktal, qui êtes la cause de ce que je ne vais pas au combat.

MELKTAL.

C'est bien malheureux pour tout le pays, car tu es un homme bien formidable.

GUILLAUME.

Tout comme un autre.

MELKTAL.

Paix, mes enfans ; ma bru , si tu me quittes un peu , tu te tiendras toujours à la portée de ma voix , et quand je l'appellerai , tu viendras. Pour toi , Guillaume , Guillaume...

GUILLAUME TELL.

Me voilà.

MELKTAL.

Pour toi , Guillaume , tu monteras sur les roches , et ce que tu verras , tu viendras me le dire.

GUILLAUME.

Ah ! bon , je verrai quelque chose ; ah ! je viendrai , je viendrai vous le dire , soyez-en sûr. (*Alors Guillaume court , et Marie reste.*)

MELKTAL.

Ma bru , si les ennemis viennent par ici , et s'ils viennent vers moi , quand je serai devant eux , tu me crieras de loin : frappe , et je frapperai.

MARIE.

Ah ! je serai toujours avec vous , mon père me l'a ordonné. Je vois de loin des soldats de l'Empereur.

MELKTAL.

Sont-ils près d'ici ? viennent-ils à nous ?

MARIE.

Non , ils sont loin.

(*Un détachement du parti de Guesler s'empare du vieux Melktal , du jeune Tell , et de Marie. Un gros de paysans armés de haches et de fléaux , vient à leur secours. Bientôt après ils reviennent , gravissent le roc sur lequel est bâti le château de Guesler , et montent à l'assaut. Les soldats de Guesler font leurs efforts pour repousser les assaillans ; mais Tell paraît sur le rempart , à la tête d'un renfort. Il pénètre dans l'intérieur du château , et ne tarde pas à les mettre en fuite.*)

Pendant ce tems , un second corps de paysans armés de fléaux , forment un bataillon carré sur l'avant-scène , et soutient l'effort d'un second détachement de Guesler. Une partie de ses soldats est renversée par les fléaux , le reste est mis en déroute. On voit traverser d'autres paysans qui portent des flambeaux , et vont incendier le château. Guesler sort par le portique , livre un combat singulier à Melktal fils. Il est prêt à le poignarder , lorsque Tell placé sur un rocher vis-à-vis le lieu de la scène , s'aperçoit du danger de son gendre , et perce Guesler d'une de ses flèches. Melktal le précipite aussi-tôt du haut du rempart , rentre ensuite dans le château , et sort après avoir enlevé un drapeau. Quelques soldats le poursuivent , et sont prêts à l'immoler , lorsque le brave Tell s'élance furieux , et parvient à le délivrer. Il aperçoit dans ce moment sa femme environnée de soldats , et qui , armée d'une hache , cherche à s'en débarrasser. Tous deux se précipitent du haut du rocher , volent à son secours , et parviennent à lui rendre la liberté. Dans ce moment le reste des soldats de Guesler vient en désordre sur la scène. Il se fait une mêlée générale , le parti de Tell les enveloppe , les désarme , et un gros détachement les enveloppe , et les désarme.)

TELL aux combattans.

Arrêtez ! conduisez ces scélérats au-delà des frontières , qu'on en purge pour jamais la terre de la liberté.

MELKTAL père.

O brave Tell ! qu'il est glorieux pour ma famille d'être unie à la tienne ; car ton nom est pour jamais célèbre. Mon fils , Marie , je vous unis , et que l'alliance du courage et de la beauté soit le symbole de l'union , de l'honneur et de la liberté.

CHŒUR FINA

Servons aux siècles à venir ,
Et de guides , et de modèles ;
Soyons , soyons toujours fidèles
Au serment qu'il nous faut tenir ,

Que notre exemple, d'âge en âge ,
Dise à la postérité,
Imitez notre courage ,
Faites tout pour la LIBERTÉ.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

SCÈNE PATRIOTIQUE PROPOSÉE.

Je desirois que cette Pièce qui finit ainsi , pût (attendu les circonstances qui le permettent) se terminer par les scènes suivantes.

On entendoit en sourdine , l'air des Marseillois :

Amour sacré de la Patrie , &c.

MELKTAL père droit : Qu'entends-je ? vas voir ce que c'est , Guillaume Tell. Il iroit , reviendrait , et droit :

Ce sont les François , les braves Sans-culottes de la Nation Française.

Alors paroïtroient les Sans-culottes ; l'un d'eux droit aux Suisses , sur l'air des Marseillois :

O vous , qui donnâtes l'exemple
Pour conquérir la Liberté !
Ne renversez jamais le temple
Que votre sang a cimenté.
Ne protégez jamais l'empire
Des rois , et de leurs attentats ;
Qu'ils ne dirigent point vos pas ,
Et ne nous forcé point à dire :
Aux armes ! Citoyens , &c.

M E L K T A L père.

Si jamais ma coupable race
Devoit protéger les tyrans ,
Que le ciel à l'instant l'efface
De la liste de nos enfans.
Qu'un même zèle nous rassemble :
Il faut affranchir l'univers ;
De l'homme il faut briser les fers ;
Et que nos cœurs disent ensemble.
Aux armes ! Citoyens , &c.

Ensuite François et Suisses, Suisses et François, chante-
roient ensemble :

Amour sacré de la Patrie , &c.

Et je suis persuadé que cela feroit un bon effet.

